

## LES TROIS PENSÉES

**A**N DES officiers du colonel J. A. Oumet, racontait un trait charmant. Un jour, il faisait avec un camarade une promenade dans les environs de Saint-Albert, T. N. O. En traversant le jardin des Sœurs Grises, il se baissa et cueillit trois pensées. Il les mit à sa boutonnière en disant :

« Elles sont pour ma femme ; elle les recevra par le prochain courrier. »

La Mère Supérieure de la mission avait été témoin de ce pieux larcin. Tout en riant, elle dit au colonel :

« Ce n'est pas bien, ce que vous faites là. Vous donnez le mauvais exemple à vos hommes, en venant piller ainsi celles que vous avez à défendre. »

Le colonel sourit et reprit le chemin du camp. Le lendemain, un officier remettait à la Supérieure une enveloppe cachetée. Sur la carte du colonel se lisait le motif qui lui avait fait cueillir les fleurs. Cette carte était enveloppée dans trois billets de cinquante dollars, — c'est-à-dire cinquante dollars par pensée ; et celui qui s'acquitta de ce message auprès de la pauvre petite mère des orphelins de Saint-Albert n'a pas encore oublié l'émotion que lui a causée le spectacle des larmes de reconnaissance que la Sœur Grise versa en ce moment.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

## AU TEMPS JADIS

**S**ANS le temps des églises non chauffées, un vieux curé d'en bas de Québec avait entouré son autel d'une cloison vitrée. Ce compartiment était chauffé.

Le brave homme y avait ménagé une ouverture. A chaque *Dominus vobiscum*, il ouvrait gravement sa fenêtre, chantait magistralement les paroles liturgiques et continuait le saint office, après fermeture hermétique de la fenêtre. Il était vu pleinement du pieux auditoire sans pourtant souffrir de l'incommodité de vingt degrés au-dessous de zéro. Les prônes et sermons devaient être courts à cette époque et l'éloquence de ces bons curés ne devait pas faire dormir les gens debout !

F. L. L. A.

## EXCENTRICITÉ

**V**OICI un trait qui démontre la mobilité des idées et des projets de l'auteur du fameux roman : *Une de perdue deux de trouvées*, M. G. de Boucherville.

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il partait pour Montréal et que son absence serait de très courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulaient et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille.

Où est-il ? Qu'est-il devenu !

Est-il vivant ou mort ?

L'anxiété de tous est à son comble quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre ; elle est datée de Rio-Janeiro !

Il avait soudain pris fantaisie à notre romancier d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil !

PLACIDE LÉPINE.

## LA POLITESSE D'UN ANCIEN

**M**. C. S. Cherrier, ancien président du barreau du Bas-Canada, et l'un des avocats les plus fameux de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle était de plus un homme d'une délicatesse de conscience et d'une courtoisie poussées à l'extrême. Toujours le chapeau à la main, il saluait à droite et à gauche, bien souvent sans trop reconnaître les personnes à qui s'adressaient ses politesses.

Lorsqu'il était en société avec les messieurs Dorion, il ne quittait jamais le bureau sans les saluer, ainsi que les clercs. Quelquefois, il revenait sur ses pas, lorsqu'il était déjà assez loin dans la rue, et rentrant dans le bureau, il disait :

— Je vous demande bien pardon, M. Dorion, mais vous ai-je salué avant de partir ?

— Certainement, répondait M. Dorion.

— Ah ! J'en suis bien aise... Je vous salue, M. Dorion... et il repartait.

L. O. DAVID.

